

La vidité*

Les hommes me rongent, le temps m'érode, la pensée unique me réduit, l'extrême me borne. Je ne peux plus combler le vide en moi. Vide de connaissance, vide d'histoire, vide de culture, vide d'espérance, vide d'avenir, vide d'amour. Je me suis banalisé. J'ai *lamellisé* mon âme, morcelé mon corps, lobotomisé mon esprit. Je ne suis plus qu'une structure désincarnée à tout point de vue. Je ne deviendrai pas l'exosquelette de substitution, le robot cloné programmé à l'avance.

Alors j'ai décidé de ne plus avoir peur, je vais faire le saut dans le vide, le saut périlleux s'il en est, le saut de « *l'Ange Blessé* » un bandeau sur les yeux, les ailes repliées en signe d'abandon, le dos courbé sur un palanquin de fortune, porté par deux enfants innocents.

Qu'ils me déposent un instant à la terrasse du Michelangelo, sur la place du Dôme, à Pietrasanta et puis que l'on me transporte à Carrare, au centre de la métamorphose de la pierre, dans la carrière de marbre blanc afin que devenu la *materia prima* de l'œuvre à venir, je renaisse en cet ange dont parlait ainsi Michel-Ange : « *J'ai sculpté un ange dans le marbre et j'ai seulement ciselé jusqu'à l'en libérer* ».

Ainsi transmuté, les ailes à nouveau déployées, la tête haute en regard du divin, libéré de toute contingence manifestée, je m'élancerai pour mon vol ultime, au-delà du tangible vers la lumière infinie.

(*) **La Vidité** : néologisme que j'ai imaginé pour définir tout ce qui correspond à l'appel du vide en soi quelle qu'en soit la nature



(*) **L'Ange blessé** (1903) Huile sur toile de Hugo Simberg peintre symboliste finlandais.

Lioubov Sergueïevna Popova
Alexandra Exter

La couronne étoilée

Chaque matin lors de ma promenade rituelle dans ma bonne ville de Prague, j'emprunte le célèbre Pont Charles qui enjambe la Moldau, sillonnée de bateaux vapeurs aux fumées surchargées de particules charbonneuses, polluant les premières fraîcheurs de l'aube. Je distingue néanmoins les trente statues qui bornent le tablier dont celle de Saint Jean Népomucène prêtre martyr, devenu patron des bateliers et des ponts après avoir été torturé puis jeté dans la Moldau.

Son crime majeur ! Avoir non seulement critiqué le roi Wenceslas IV, mais surtout refusé de trahir les secrets de confession de la Reine Sophie soupçonnée d'adultère. La légende précise qu'à l'endroit de la rivière où le corps du Saint fut repêché, apparut miraculeusement dans le ciel une couronne à cinq étoiles.

Depuis quelques semaines en contrebas de la pile sud du pont, au bout de la jetée portuaire, un étrange personnage vêtu d'une sorte de cuirasse aurifère, fait office de lamineur et de soudeur pour l'usine sidérurgique bordant la rivière. On dit qu'il s'agit d'un robot capable de compenser le travail d'un grand nombre d'ouvriers spécialisés.

Cyclope humanoïde à la manière des ouvriers forgerons d'Héphaïstos travaillant l'airain pour les dieux et les héros, il fixe en permanence de son œil solitaire le tourbillon ayant submergé Saint Jean.

Cette fixation me perturbe et chaque jour je me vois poser ce même regard insolite sur ce vortex fascinant. J'en rêve la nuit. Je suis happé par ce maelström racoleur qui pointe son œil abyssal sur moi. Il m'interroge, me culpabilise, sème le doute en moi.

As-tu déjà trahi un secret semble-t-il me dire ? As-tu manqué à ta parole ?

Ce questionnement devient obsédant, j'en perds le sommeil. Je suis de plus en plus épuisé. Alors dès le lever du jour, je me précipite au bord de la Moldau en me rapprochant dangereusement, sans m'en rendre compte, du centre de rotation. Le gouffre m'aimante, me procure des montées d'adrénaline enivrantes. Plus près ! plus près ! me serinent des voix intérieures perfides. L'angoisse se mêle à la curiosité malsaine. Je ne suis désormais qu'à quelques centimètres de cette sorte de trompe de Fallope, têtard inconscient, spermatozoïde à l'affût de la *petite mort*, orgasme ultime.

Soudain mon instinct de survie m'abandonne, je tombe dans le précipice infini. Je suis avalé d'un coup d'embrun sensuel. Après une longue descente vertigineuse dans ce tube digestif aquatique, mon corps se trouve ralenti par un souffle porteur qui me dépose précautionneusement sur une île paradisiaque auréolée d'une couronne à cinq étoiles.

A l'ombre de la couronne, deux corps pudiquement solidaires l'un de l'autre dorment paisiblement du sommeil des justes. Saint-Jean Népomucène protégé de ses bras sanctifiés la Reine Sophie.

« Pour que demeure le secret, nous tairons jusqu'au silence. »

Max-Pol Fouchet

Abstraction faite...

J'avais lustré la baguette rouge de ma canne à peindre*. J'avais remplacé la boule de cuir habituelle par un pommeau de bois peint en bleu clair et je me dirigeais vers la galerie d'exposition 924 d'un pas décidé. Les peintres de la nouvelle génération, selon la formule consacrée, présentaient leurs dernières œuvres. Quelques semaines auparavant, un ami s'était précipité à mon domicile pour me glisser les dernières indiscretions relatives à cette manifestation. Il parlait de véritable révolution, de rupture totale avec le mouvement dont nous étions les dignes représentants. Dans les années 1850 mes pérégrinations artistiques m'avaient permis de me rendre à Paris et de rencontrer Courbet à la Brasserie Andler rue Hauteville où se réunissaient peintres, poètes, musiciens, écrivains dont je partageais très vite les convictions en matière d'art. Revenu dans ma Russie natale et converti au réalisme, j'adhérais quelques jours plus tard au nouveau courant des peintres dits ambulants et participais à toutes leurs expositions itinérantes à travers villes et villages, peignant de préférence des scènes paysannes, sur fonds de paysages français dont j'avais gardé un souvenir sensible. Je me souviens encore d'un des propos de Courbet dans la salle de la philosophie de l'art : «...ne jamais laisser vaincre la logique par le sentiment. La raison doit être en tout la dominante de l'homme. » Cette affirmation m'avait marqué. Elle faisait écho à ce que Courbet pensait du romantisme que moi-même j'avais renié : l'excès d'émotion et de passion. Bref tous ces souvenirs remontaient à la surface alors que je m'apprêtais, appui main en guise de canne d'agrément, à entrer dans la salle d'exposition. Le choc visuel fut radical. Un tableau attira particulièrement mon attention. Les formes, les couleurs, les lettres paraissaient graviter dans l'espace. En haut du tableau, légèrement penché, on pouvait lire : « zénith » et à droite verticalement, telle une propagande, le mot : « exposition ». Un personnage coiffé d'un haut de forme et affublé d'un nœud papillon rouge, gesticulait dans le vide. Il était question d'art abstrait. J'étais médusé par tant d'audace et tant de reniement à l'égard de ce que je défendais à travers mes toiles depuis des années : « Peindre la réalité pure avec ma propre sensibilité ». Le pire dans tout cela était que cet éclatement de formes et de couleurs m'apparaissait parfaitement harmonieux. Je me surprénais à aimer cette modernité artistique qui m'obligeait à penser le réel par l'abstraction. Je me dirigeai fébrilement vers le buffet et avalai d'une seule gorgée plusieurs doses d'absinthe. L'alcool aidant je sentis monter en moi une rage incontrôlable. J'étais prêt à empoigner ma canne à peindre et à marteler la toile pour que tous les éléments du tableau se dispersent dans l'espace telle une explosion cosmique balayant toute création. Je n'aurais pas hésité un seul instant à passer à l'acte, si l'auteur de ce tableau n'était autre que ...mon propre fils.

« L'Art est toujours plus abstrait que nous ne l'imaginons »

Oscar Wilde

(*) **Canne à peindre ou appui main** : est un outil de peintre constitué d'une baguette en bois terminée par une boule recouverte de tissu ou de cuir. Posé contre le support, il sert à soutenir la main qui tient le pinceau pendant l'exécution d'un détail.

Le géomètre sacré

Je suis le géomètre sacré, l'hermès de la mesure suprême, transmise par la médiation des formes et des figures, des surfaces et des volumes de l'espace. Je suis la conscience, au-delà de l'entendement humain, de la double nature profane et sacrée de la matière dans sa relation au divin.

Je connais le langage secret, le code caché de la source de l'humanité, le langage universel de la création, les plans originels du monde et l'harmonie parfaite qui le génère.

J'organise en l'homme la mise en ordre de son chaos intérieur. Par un processus alchimique distinguant le subtil de l'épais, j'opère la transformation profonde de l'être en lui restituant sa mémoire originelle, sa pureté première.

J'ai reçu du divin, cette connaissance universelle qui préside à toute construction, la divine proportion des rapports intangibles de l'ensemble de la création.

Je possède le savoir immanent à l'éclosion de la vie, l'enseignement spirituel qui l'associe à l'unité.

Je suis le médecin de l'âme dont j'apaise les douleurs passagères et protège ses potentialités créatrices. J'aide l'être à passer d'un plan de conscience à un autre qui lui est supérieur.

La couleur me sert de signal porteur vers l'infini, cet absolu où tout se résorbe en un Rien.

Dans ma main droite je tiens fermement le témoin du rayonnement, de mon pouvoir hermétique, de ma puissance à ordonnancer les choses; témoin de couleur jaune citron, couleur qui illumine l'œil et lui permet d'irradier à son tour, œil de la sagesse sacrée, belvédère de la proximité ultime avec le divin.

Lazar Lissitzky

Kasimir Malevich